

Matérialisme et histoire dans la linguistique du Président de Brosses.

Un entretien avec Helvétius^a ?

Daniel DROIXHE

Dans une lettre de janvier 1759, le Président de Brosses confiait à son cousin Charles Loppin de Cerneaux : « Si j'ai un peu de temps cet hiver, si mes yeux et le soleil veulent bien revenir, je tâcherai de finir un ouvrage que je voudrais donner vers Pâques, quand je serai à Paris, sur la *Formation mécanique des langues*. Vous y trouverez beaucoup de philosophie et peut-être trop, mais j'ai tâché qu'elle ne fût pas si crue que celle d'Helvétius¹. » Le scandale croissant provoqué par *De l'esprit*, paru l'été précédent, devait en effet constituer un intéressant sujet de réflexion pour le magistrat qui écrivait à Voltaire quelques mois auparavant, à propos de ce qu'il appelle l'« étrange *cipollata* [...] de notre Helvétius » : « Convenez pourtant que ce qu'il y a de plus singulier dans son livre, c'est le privilège du roi. A bon compte, je suis bien aise que celui-ci ait passé. Bien d'autres, qui n'ont pas la tête si grosse, passeront après lui. Je ne suis plus en peine de certain traité sur l'ancienneté du Culte des dieux fétiches en orient²... Une douzaine d'années plus tard, quand la mort du philosophe de Voré permettra de porter au jour son livre *De l'homme* (1772), on pourra y lire, sous une rubrique *Contes religieux* (Section II, ch. XX)³, une chaleureuse référence à l'« histoire du Fétichisme » ainsi annoncée et publiée par le Président en 1760. Cet échange d'appréciations ouvre le terrain d'un dialogue discret, et même, semble-t-il, inaperçu jusqu'ici, entre le linguiste du fameux *Traité de la formation mécanique des langues* de 1765 et l'écrivain matérialiste, dialogue dont le thème central est cette « généalogie des idoles » évoquée par P. Tort en un amusant rappel de Nietzsche⁴.

Depuis Locke, la dénonciation du verbalisme et de son rôle dans le développement des fantômes métaphysiques appartenait à l'arsenal critique le plus avancé des Lumières. Helvétius consacre le chapitre IV du premier *Discours*, dans *De l'esprit*, à cet *abus des mots* « si heureusement » analysé

^a Paru dans *Logos semantikos. Studia linguistica in honorem E. Coseriu*. Éd. H. Geckeler et al. Madrid-Berlin : Gredos-De Gruyter, 1981

¹ *Lettres du Président de Brosses à Ch.-C. Loppin de Cerneaux*. Publ. avec une introd. et des notes par Y. Beazard. Paris 1929 : 273-74.

² *Voltaire's correspondence*. Ed. Th. Besterman. XXXIV, 1958: n° 7170, [sept./oct. 1758].

³ Liège 1774. T. I : 251-52.

⁴ «Transfigurations (archéologie du symbolique)». Introd. à W. WARBURTON, *Essai sur les hiéroglyphes des Égyptiens*. Trad. par L. Des Malpeines, éd. et notes par P. Tort, précédé de «Scribble (pouvoir/écrire)» par J. DERRIDA, Paris 1977 : 80 sv.

par *l'Essai sur l'entendement humain*. La traditionnelle mise en évidence des méfaits attachés à l'obscurité du langage y sert de toile de fond à la reconnaissance d'un « abus » sans doute plus grave encore, d'un vice radical : les mots mal établis ne fixent pas seulement une image faussée du réel, comme dans le cas du terme *matière* ; ils peuvent aussi donner corps à de pures abstractions, comme dans le cas du mot *espace*, voire à l'imaginaire et à l'irréel. L'esprit, l'âme s'avancent sous « différents noms » (cf. le titre du *Discours IV*) qui ne font que multiplier, dans une fuite continue, les masques de l'insaisissable et, ainsi que dira d'Holbach, de l'ignorance⁵. Dieu lui-même, en fin de perspective, devient un « son » — « cet être abstrait et métaphysique, ou plutôt ce mot... », confirmera *Le système de la nature*. *Helvétius écrit dans Le bonheur* (chant II)⁶, après avoir souligné l'orgueil qui poussa l'être humain à raisonner sur les premiers produits de son idéalisme :

Ce n'étoit point assez : et l'homme en son audace,
Après avoir franchi les déserts de l'espace,
De lame, par degrés, s'éleva jusqu'à Dieu.
Dieu remplit l'univers, et n'est en aucun lieu;
Rien n'est Dieu, nous dit-il; mais il est chaque chose.
Puis en longs arguments, il discute, il propose,
Il forme enfin son Dieu d'un mélange confus
D'attributs différents, de contraires vertus.
Trop souvent ébloui par sa fausse éloquence,
Cachant sous de grands mots sa superbe ignorance,
Il se trompe lui-même, et sourd à sa raison,
Croit donner une idée, et ne forme qu'un son.

Cette responsabilité du langage dans l'institution de ce que le marxisme, après d'Holbach en particulier, appellera le reflet « fantastique » du réel est un thème périodique des deux premiers chapitres de la *Mécanique des langues* (auxquels nous bornerons pour l'essentiel notre examen, en y joignant le *Discours préliminaire*); on peut se douter qu'une telle réduction des idoles ou fétiches aux opérations, notamment verbales, qui les ont suscités loge en son sein le ressort d'une critique de la « production symbolique » comme mystification⁷. À celle-ci s'oppose la « transparence originaire » d'un langage où la réalité d'un donné quelconque était pour ainsi dire transportée telle quelle dans l'expression. Ici, à son point mimétique idéal, le signe n'est que l'empreinte nue, neutre, automatique de l'environnement sensible : la

⁵ «Ils [les « spéculateurs »] ne s'aperçurent jamais que toutes leurs inventions, et les mots qu'ils avaient imaginés ne servaient que de masque à leur ignorance réelle...» Voir également, dans le même passage du *Système de la nature* (1770, seconde partie, ch. II), la critique des «mots vagues d'esprit, de *substance incorporelle*, de *divinité*, etc.» et de la contribution du langage (ainsi que des «poètes») à la production de «chimères» : «ces mots obscurs une fois imaginés, il fallut leur attacher des idées» (cf. *Les matérialistes français de 1750 à 1800*. Textes choisis et prés. par R. Desné. Paris 1965 : 71-73).

⁶ À la suite de *De l'esprit*, Londres (Liège) 1776 : 125.

⁷ Cf. TORT 1977 : 87.

« machine vocale » restituée, par un mouvement « nécessaire », par une « méthode mécanique », le son entendu; « l'organe prend, autant qu'il peut, la figure qu'a l'objet même qu'il veut dépeindre avec la voix »; à la limite, la désignation et le désigné se fondent, tel « organe » phonateur tire son nom de « son opération propre » (le terme *gorge* commençant par une gutturale, etc.). Le grec a gardé le plus de traces de cet heureux primitivisme. « Image fidèle de l'action des objets sur les sens et de l'action de lame sur elle-même », il s'est tenu « attaché de plus près au système de la nature⁸ ». Inutile d'insister, pour l'instant, sur le cadre déterministe et matérialiste dans lequel s'inscrit méthodiquement cette reconstitution des origines de la parole. Pareille adhérence du langage au réel va toutefois se trouver sérieusement compromise par divers phénomènes dont certains occupent une place particulière dans la genèse des idoles. À la racine de bien des maux (comme au principe de la supériorité humaine), le pouvoir sensualiste des signes⁹. Parce que les mots ont la faculté de sceller l'image mentale d'« une infinité de choses » qui « n'ont dans la nature aucun original physique », telles qu'« abstractions », « jugemens », « relations », « combinaisons », etc., ils sont également propres, comme dit l'article 12, à « faire croire à la réalité de ce qui n'existe pas ». Grande source d'erreur que cette « facilité avec laquelle on vient à se figurer que les paroles signifient aussi la réalité des choses, et que les choses existent dans la nature, parce qu'elles ont un nom dans la langue ». Voilà qui fonde non seulement tant de disputes philosophiques mais « quantité de dogmes et d'usages reçus parmi les nations ». Sur quoi de Bosses conclut avec malice : « et par malheur il y a des préjugés pires encore que les préjugés sçavans ». Les exemples choisis à l'article 211 pour illustrer comment certains termes « physiques » engendrent par métaphore des « êtres métaphysiques » strictement dépourvus d'« existence réelle hors de l'homme » montreront moins de discrétion. Le grec *aggelos*, d'où vient le français *ange*, désignait d'abord de façon toute banale le *messenger*, avant de porter l'idée exclusive d'une « substance incorporelle miraculeusement envoyée du ciel » (exemple lockien typique). Le mot de *miracle*, que l'étymologie rattache à l'effet produit par le soleil (*mihir*, en langue « orientale »), mélange d'éblouissement et de « surprise » respectueuse, n'offre pas une signification primitive, une origine moins « purement humaine et corporelle ». Le caractère sacré du *temple* ne s'est imposé que par le moyen d'une restriction sémantique (à partir d'une racine désignant tout « grand espace ouvert » et « libre ») et peut apparaître comme le résultat d'une dérivation où le sens chrétien prolonge un sens païen. L'étymologie, qui montre, dans la ligne de Locke et de Du Marsais, le passage linguistique courant du « physique » au « moral »,

⁸ *Traité*: 7 sv., 82 sv. et 252 sv.

⁹ Cf. E. CASSIRER, *La philosophie des formes symboliques*. 1. *Le langage*. Trad. par O. Hansen-Love et J. Lacoste. Paris 1972 : 78 sv. et E. COSERIU, *Die Geschichte der Sprachphilosophie von der Antike bis zur Gegenwart : Eine Übersicht* (= *Tübinger Beiträge zur Linguistik* 11 et 24). Tübingen 1970-72, I : 164 sv. et II : 58 sv.

éclaire ainsi d'une lumière crue la genèse du fait religieux. Mais aussi, pourrait répéter d'Holbach, pourquoi ces derniers n'ont-ils pas eux-mêmes « tiré les conséquences immédiates et nécessaires » de tels principes en les appliquant « à toutes les chimères dont l'esprit humain s'est si longtemps et si vainement occupé¹⁰ » ?

On vient de voir comment le phénomène d'évolution linguistique avait pu, selon de Brosses, servir l'instauration d'un ordre imaginaire auquel s'alimentent manifestement cultes et religions. En fait, cette évolution fut placée par la *Mécanique des langues* au centre même de l'origine de l'idolâtrie, d'où elle sape par une voie plus directe encore toute idée de surnaturel. Conformément à un modèle explicatif accrédité par le très orthodoxe abbé Pluche (*Histoire du ciel*, 1739), le Président — et ceci dès l'article 4 — situe dans l'altération, la « dérive » historique des signes et l'incompréhension corrélative de la multitude une source majeure de ces conceptions chimériques qui affligent l'humanité. « Chacun des quatre principes élémentaires de la fabrique des mots [l'être réel, l'idée, le son et la lettre] travaille à multiplier l'irrégularité de cette fabrique; chacun diverge sur sa propre trace, ou, qui plus est, s'égare sur la trace de l'un des autres. L'esprit dérive d'idées en idées; la voix, de sons en sons; la main, de figures en figures. Que sera-ce, si l'idée vient à s'écarter sur la route du son, ou sur celle de la figure, lorsque leurs opérations n'ont aucune ressemblance avec la sienne ? De-là tant de

¹⁰ *Op. cit.*, première partie, ch. X. Leibniz, déjà, vit clairement dans certaines applications de ces principes, comme le rappelle H. AARSLEFF, «une tendance vers l'impiété qui ne tardera pas à s'exprimer en des interprétations matérialistes» (*The study of language in England*, 1780-1860. Princeton 1967; repr., Westport-Connecticut 1979: 31 sv.). Le choix par Locke d'exemples comme *spirit* (qui, «in its primary Signification, is Breath») ou *anget* ne pouvait, en effet, être innocent. La liaison du matérialisme à une pratique étymologique se développant dans une stricte tradition sensualiste. apparaît des plus nettes chez le même critique, surtout grâce aux pages où revit l'intéressante figure de Home Tooke (chap. II et III; sur le travail de sape accompli par cette tradition, dans le domaine linguistique, on verra les études d'U. RICKEN, et en particulier «Zum Verhältnis von Sprachauffassung, Anthropologie, Gesellschaftsbild in der französischen Aufklärung». *Wissenschaftliche Zeitschrift Univ. Halle* 28, G. H. 3 (1979) : 5-36). Pour James Beattie, c'est toute la recherche génétique, d'inspiration condillacienne, sur les procédures d'abstraction et de diversification accompagnant la croissance des langues qui «débouche inévitablement sur des hypothèses matérialistes — a wild hypothesis comme il dit» (P. BERGHEAUD, «Grammaire universelle, anthropologie génétique et étymologie : Théories du langage et processus de différenciation des sciences en Grande-Bretagne, 1750-1800». Communication prés. à l'*International Conference on the history of the language sciences*, Ottawa, 28-31 août 1978). Quant à John Cleland, la mise en évidence du «matérialisme» de sa *Fanny Hill* appellerait une relecture de son traité *The way to things by words, and to words by things* (1766). Un compte rendu sommaire de celui-ci (cf. M. COHEN, *Sensible words: Linguistic practice in England, 1640-1785*. Baltimore 1977 : 134) laisse soupçonner combien l'étymologie mécaniste et sceptique qui s'y dessine, rêvant d'isoler les «atomes» de la langue primitive et de réduire au passage le «chaos» des anciens mythes, doit être accordée aux somptueuses évocations techniques de ces «machines» dont Fanny, Louisa et les autres sont si friandes.

locutions si peu analogues à leur origine, mais pourtant invétérées par l'usage. Disons plus; de-là tant d'opinions bizarres, tant d'existences imaginaires, nées de l'empire que les mots usités prennent sur l'esprit humain, qui s'accoutume fort vite, et sans réflexion, à prendre de simples paroles pour des êtres très-effectifs, lors même qu'elles ne signifient rien de réel ». L'article 25 illustre comment, par ce processus, des « adjectifs mal entendus, pris dans un sens équivoque, altérés dans la prononciation », ont « donné naissance à la *mythologie*, c'est-à-dire à la chose du monde la plus absurde » — et pourquoi pas, en généralisant, à tous les dieux ? En effet, « si c'étoit ici le lieu de le faire », « il ne seroit peut-être pas difficile de montrer [...] que tous les noms des anciennes divinités n'expriment qu'une seule et même idée relative au soleil et aux astres, ou aux épithètes qu'on leur donnoit ». Les « mots Egyptiens, Phéniciens, Chaldéens, Assyriens, ou Persiques » désignant le soleil et les caractérisations que lui assignait un culte élémentaire de nature fétichiste furent ainsi « personifiés [...] par les peuples qui n'entendoient pas les langues orientales » et devinrent « autant de divinités particulières, d'où est né le *Polythéisme* ». « Donnés pour épithètes, soit par flatterie, soit par honneur, soit par convenance de signification, aux anciens rois d'orient », ces mots produisirent l'idolâtrie. Déformés par l'usage, compris de travers « ou rapportés par les Grecs [...] à certains mots de leur langue assez semblables pour le son », ils donnèrent lieu à « mille contes puérils, métamorphoses et fables de toute espèce ». Que l'astrologie judiciaire, exercice le plus « insensé », ait une origine analogue, qui s'offusquerait de la démonstration (art. 14) ? Mais la morale, ou, disons, certains dogmes de ce que l'on appelle la morale ? Si une fausse idée de la *pudeur* a trop longtemps « dirigé la façon de penser » en l'entraînant « fort loin », c'est notamment dû au glissement de sens par lequel un mot d'abord employé « pour exprimer une certaine espèce de sensation désagréable » (« lorsqu'on habite tout nud au milieu des bois ») s'est entièrement « tourné du côté moral » et s'est chargé, en les confondant sous « un même terme », des notions d'« occultation », de « honte », de « bienséance » (art. 15).

Comment l'étymologiste, dans ces conditions, ne serait-il pas fatalement quelque peu philosophe, voire sceptique ? Helvétius, au début du *Discours IV* de l'Esprit, signale bien l'importance de la critique linguistique lorsqu'il s'agit de saisir avec justesse l'essence d'une notion complexe comme celle de *génie* : « remontons jusqu'à l'étymologie du mot », « puisque c'est communément dans ces étymologies que le public manifeste le plus clairement les idées qu'il attache aux mots ». Un Voltaire n'ignorera pas non plus les vertus décapantes du retour à la première signification, ainsi que le montre par exemple le début du *Dictionnaire philosophique* (« Où allez-vous, monsieur l'abbé ? etc. Savez-vous bien qu'abbé signifie père ? Si vous le devenez, vous rendrez service à l'Etat... »). Toutefois, écrit par ailleurs Helvétius, les multiples « combinaisons » d'erreurs développées ou fixées par la langue « se sont

tellement compliquées, qu'il seroit maintenant impossible, sans une peine et un travail infini, d'en suivre et d'en découvrir la source¹¹». De Brosses, au contraire, a foi dans les pouvoirs étendus d'une méthode étymologique. Il la sent capable de contribuer grandement à « débrouiller le chaos de la mythologie », de retrouver « la piste qui s'est écartée de la route ordinaire », de « déterrer » le « fondement d'une opinion », de « connoître la liaison qu'ont entr'elles les diverses parties de la machine¹²» Ennemi des chimères, il la croit une arme efficace pour « réduire à des événemens fort simples le faux merveilleux... ». Linguiste, il l'entrevoit susceptible de « démêler toutes les différentes ramifications d'une même racine, en considérant combien de matieres hétérogenes elles ont élevées avec elles en s'écartant de leur tronc ». Il parie sur la logique de l'évolution et sur l'avenir d'une philologie historique qui saura bien se donner un jour, sans se laisser « emporter à l'esprit de système », un corps de « preuves [...] solides et réitérées¹³». Et le domaine privilégié de ces « preuves », il ne le désigne pas trop mal, non plus : « En ceci il est à propos d'observer, non-seulement les termes primitifs et leurs dérivations, mais aussi les idiotismes et la syntaxe, non moins essentiels et décisifs que les mots simples. »

Cette coïncidence du projet philosophique et du projet linguistique, unis dans la joie de dénoncer l'irréel et de poser la réalité comme rationnelle, jette les bases d'une symétrie, qu'a bien évoquée P. Gossiaux¹⁴, entre la *Mécanique*

¹¹ *Discours I*: 55.

¹² *Traité*: 23, 49-50 et 86-87.

¹³ Cf. notre *La linguistique et l'appel de l'histoire (1600-1800)* : Rationalisme et révolutions positivistes. Genève-Paris 1978 : 23 sv. et 191 sv. Parmi ceux qui « parièrent », assez tôt sur les pouvoirs d'une discipline critique appliquée à la « Métaphysique fort subtile », mais très réelle, ayant conduit les langues, il faut mentionner Fontenelle. Hamann, qui ne lisait pas sottement, cite de lui à ce propos quelques lignes suggestives, dans les *Vermischte Anmerkungen Über die Wortfügung in der franziisischen Sprache* de 1761 (In: *Sittliche Werke*. Ed. J. Nadler, 1949 sv., T. II : 130; reprod. in : *Schriften zur Sprache*. Einl. und Anmerk. von J. Simon. Frankfurt/Main 1967). La confiance de Fontenelle en ce qui s'annonce, peut-on croire, comme la « métaphysique expérimentale », étymologique, de Turgot ou Home Tooke y montre une certaine affinité avec le philologisme de Vico; la place accordée à la méthode d'un exercice où l'on trouvera « la clef de plus hautes sciences » est en tout cas frappante. Après les filandreuses connections établies entre Vico et les pré-romantiques qui ne l'ont pas connu, il y aurait sans doute une salutaire comparaison à mener entre le « père des philosophes » et celui qui paraît bien être un fils de Michelet, création du XIXe siècle (cf. H. AARSLEFF, « The eighteenth century, including Leibniz ». In : *Current trends in linguistics*. Vol. 13. Ed. Th. Sebeok. The Hague/Paris 1975, I : 427-30 et E. COSERIU, op. cit. II : 69-128). Notons que le volume édité par les soins de G. Tagliacozzo et D. P. Verene sur G. Vico's *science of humanity* (Baltimore 1976) ne mentionne pas le nom de Fontenelle. Plaçons dès lors nos espoirs d'une révision des perspectives dans le recueil collectif dont K. H. Fink et J. W. Marchand patronnent la publication, *The new science of the eighteenth century* (Southern Illinois Press).

¹⁴ « De Brosses et le fétichisme ». Communication prés. au *Colloque De Brosses*, Dijon, 5-7 mai 1977.

des langues et le *Culte des dieux fétiches*. Il y aurait encore à décrire comment telle réduction du surnaturel à des « jeux de mots » s'emboîte elle-même dans une réduction systématique du langage à des opérations purement physiques : démonstration qui allait loin, à un moment où le sensualisme, et surtout sa forme condillacienne, substituaient en fait la parole (ou l'usage du signe arbitraire) à l'esprit comme principe essentiel de la supériorité humaine¹⁵. Et il y aurait aussi à reprendre le problème, d'une autre portée sans doute, qui se dessine au fond de cette convergence : la question de la fonction, plutôt appropriative ou d'échange, de l'activité signifiante. Le Rousseau le plus audacieux, celui qui enferme le malheur de l'homme dans l'énonciation première du *tien* et du *mien*, opposée à la communion des consciences, avait établi les termes du dilemme¹⁶. De Kircher à Warburton ou Court de Gébelin, la réflexion sur « l'institution symbolique comme violence discriminante » (Tort), liant signes, icônes et idoles, constituerait une autre approche des maux inhérents à ce que Dom Deschamps appelait « l'état de lois ». Mais peut-être de Brosses lui-même avait-il pressenti sur quelle mécanique du pouvoir ouvrait le principe de représentation lorsqu'il faisait part à son « très aimable cousin » Loppin de Gemeaux, en 1771, du plaisir qu'il prendrait bientôt à l'entretenir, in fine, « d'écriture et de dictature¹⁷».

¹⁵ Cf. notre ouvr. cité : 254 sv.

¹⁶ Cf. notamment R. BACH, «Die Rolle der Sprache in J.-J. Rousseaus Erklärung der sozialen Ungleichheit». *Zeitschrift für Phonetik, Sprachwissenschaft und Kommunikationsforschung* 29 (1976) : 488-90.

¹⁷ *Éd. cit.* : 331. Un principe énoncé dans le vieux *Capital*, en un chapitre qui attire obligatoirement le souvenir du Président de Brosses, ne focalise pas trop mal beaucoup des critiques qu'on vient d'exposer (L. I, i : *Le caractère fétiche de la marchandise et son secret*) : «En général, le reflet religieux du monde réel ne pourra disparaître que lorsque les conditions du travail et de la vie pratique présenteront à l'homme des rapports transparents et rationnels avec ses semblables et avec la nature.»